

Tome 89 Fascicule I

JOURNAL des
africanistes

comme des brouillons—avant-textes d’une œuvre définitive dont l’édition marquerait la fin — mais comme de véritables objets-livres. D’ailleurs, Sony les agrmente des traits caractéristiques des œuvres publiées, en prenant par exemple soin de la page de titre et en réservant une place précise à la dédicace, à l’avertissement et au sommaire. En s’appuyant, là encore, sur la génétique, cet ouvrage permet ainsi de mieux saisir ce que c’est, qu’écrire au Congo dans les années 1960-1970. On apprend comment le jeune Sony s’entoure d’amis relais, à l’instar de Sylvain Bemba, créateur de la « phratricie » unissant les écrivains congolais ou des journalistes de Radio France internationale José Pivin et Françoise Ligier, créateurs du Concours théâtral interafricain au début des années 1970. Et il est bien montré comment, dans les méandres de la socialisation littéraire, Sony travaille autant dans le but de séduire le jury du Concours théâtral que d’affirmer et de cultiver son originalité : la pratique d’écriture du jeune Sony peut se lire comme un effort entêté de conjuguer l’énergie créatrice et la professionnalisation de l’écriture.

Les métamorphoses sonyennes sont à l’image de la fusion du magma dont Céline Gahungu file la métaphore dans le récit qu’elle fait de l’éruption du génie flamboyant de l’écrivain. Volcan, foudre, tempête, geyser, éruption et magma sont autant d’heureuses images qu’elle convoque pour caractériser le geste d’écriture des premiers textes de Sony, et que l’on retrouve littéralement dans ceux de la fin de sa vie, où la terre crie et où « les yeux du volcan nous regardent ».

GUTHERZ Xavier (dir.), 2017, *Asa Koma. Site néolithique dans le bassin du Gobaad (République de Djibouti)*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, « Mondes anciens », 276 p.

par Christian Dupuy

L’Asa Koma, « la colline Rouge », est un petit volcan éteint depuis plus d’un million d’années, circonscrivant une surface de quelques 100 000 mètres carrés. Il se présente sous la forme d’un dôme de faible convexité, dominant d’une quarantaine de mètres la plaine avoisinante. De son sommet, on aperçoit vers l’ouest, à une vingtaine de kilomètres, le lac Abhé qui fait partie intégrante du bassin du Gobaad, aux confins de la république de Djibouti et de l’Éthiopie. Le lac est alimenté en eau par la rivière Awash et, occasionnellement, par les oueds. Dagadlé et Gobaad, lorsque de fortes pluies s’abattent sur la région. L’Asa Koma est couvert de vestiges archéologiques sur près de 2 500 mètres carrés. En 1982, Roger Joussaume souligne l’intérêt qu’il y aurait à fouiller ce site, au vu de l’outillage lithique et des tessons de poterie jonchant le sol. Un programme franco-djiboutien est élaboré à cet effet. Les missions se succèdent sous sa direction dès 1984, puis sous celle

de Xavier Gutherz à partir de 2001. Cette responsabilité incombe à Jessie Cauliez depuis 2014. Les résultats de ces recherches trois fois décennales sont détaillés dans cette monographie interdisciplinaire d'excellente tenue, à laquelle contribuent 17 chercheurs. De concert, des archéologues, des anthropologues et des naturalistes spécialistes de sédimentologie, paléontologie, anthracologie s'appliquent à restituer les modes de vie des groupes qui fréquentèrent, d'une part, l'Asa Koma au moment de l'apparition de l'élevage, il y a *grosso modo* quatre mille ans, et, plus largement, la plaine du Gobaad, du IV^e millénaire av. J.-C. à l'islamisation.

Les décapages réalisés sur 70 mètres carrés au sommet du volcan ont livré des dizaines de milliers d'artéfacts et d'écofacts et trois tombes individuelles en fosse avec cairn. Six datations au carbone 14 sur charbons situent les occupations entre la fin du III^e millénaire et le milieu du II^e millénaire av. J.-C. La bioapatite² de l'un des squelettes exhumés a livré un âge radiocarbone d'au moins deux siècles plus récent que les dépôts anthropiques encaissants. Parallèlement à ces fouilles, les prospections menées dans la plaine du Gobaad ont permis les découvertes de 9 gisements recelant des vestiges comparables à ceux mis au jour sur le volcan³ et, par ailleurs, l'inventaire de milliers de tombes avec ou sans superstructure lithique. Près de trente d'entre elles ont été fouillées. Leur édification s'échelonne entre le IV^e millénaire av. J.-C. et l'islamisation. Jean-Paul Cros et Henri Duday consacrent quatre chapitres à leur étude. À la suite de quoi, les auteurs, avec les collaborations de Gutherz, Coralie Demangeot, Stéphane Hérouin, Joséphine Lesur et Jean-Michel Pène, dressent un bilan des connaissances sur les pratiques funéraires anciennes dans la Corne de l'Afrique.

L'autre apport important de ce livre réside dans les informations techno-économiques qui sont tirées des vestiges mis au jour sur l'Asa Koma. Les données des fouilles sont restituées avec précision, relevés de terrain à l'appui, par Gutherz, Pène, Dominique Sordoillet, Laurent Bruxelles, Guedda Mohamed Ahmed et Luc Laporte. Le sol préhistorique se compose d'une juxtaposition de lits cendreaux et charbonneux pris dans un limon pulvérulent riche en ossements brûlés de poissons.

2. À défaut de collagène conservé, les mesures radiométriques ont porté sur la bioapatite des os, c'est-à-dire sur leur fraction minérale. La datation par le carbone 14 de ce matériau commence seulement à se développer en Afrique de l'Est, alors que sa mise en œuvre en Afrique de l'Ouest remonte aux années 1990. Pour en savoir plus sur cette méthode, se reporter à : Jean-François Saliège, Alain Person, François Paris, 1995, « Preservation of ¹²C/¹³C Original Ratio and ¹⁴C Dating of the Mineral Fraction of Human Bones from Saharan Tombs, Niger », *Journal of Archeological Science*, 22 : 301-312. Paris, Saliège, 2010, « Chronologie des monuments funéraires sahariens. Problèmes, méthode et résultats », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 120-121 : 57-60.

3. Le site de Wakrita, éloigné de deux kilomètres de l'Asa Koma, est l'un d'eux. La bioapatite d'un os de taurin issu de ce gisement a fourni l'âge radiocarbone de 3561±27 B.P. (UBA-20229), soit un âge calendaire compris entre 2013 et 1778 av. J.-C., avec une probabilité de 95,4 % (calibration effectuée selon la courbe de Reimer et al. 2009). À propos de ce site, lire : Gutherz, Joséphine Lesur, Jessie Cauliez, Vincent Charpentier, Amelie Diaz, Mohamed Omar Ismae, Pène, Sordoillet, Antoine Zazzo, 2015, « New Insights on the First Neolithic Societies in the Horn of Africa: The Site of Wakrita, Djibouti », *Journal of Field Archaeology* 40 (1) : 55-68.

Ces dépôts, épais de 30 à 50 centimètres, reposent sur le substrat volcanique graveleux. Les coupes ne révèlent aucune stratigraphie, et les décapages, aucune structure d'habitat. La nature farineuse du sédiment a favorisé les migrations verticales du matériel archéologique. Les seuls aménagements visibles consistent en de grands foyers à plat qu'individualise une fine nappe de limon rubéfié par la chaleur et, d'autre part, en quelques foyers empierrés de faible diamètre. Les données de l'antracologie conduisent Claire Newton à penser que les habitants utilisaient comme combustibles les ligneux et les herbages qui se développaient sur les flancs du volcan et sur les terrains caillouteux avoisinants, auxquels pouvaient se substituer les déjections de grands mammifères dont des restes partiellement consumés sont apparus sous les pinceaux des fouilleurs. La micromorphologie des dépôts, étudiée par Sordoillet, témoigne de cycles d'occupation-abandon, pour partie responsables de la fragmentation de la céramique et de la dispersion des 9 104 tessons mis au jour. Le quart de cet ouvrage présente ces fragments de poterie méthodiquement étudiés par Cauliez, Guthertz et Pène. L'examen des cassures révèle que les vases étaient montés aux colombins à partir d'une argile qui était dégraissée, soit avec du sable, soit avec des coquilles de mollusques pilées. L'unicité de cette technique de modelage, alliée à la simplicité de forme des poteries et à leur faible contenance, jamais supérieure à trois litres, suggère que ses fabricants et utilisateurs appartenaient à une même communauté culturelle. Pour autant, la diversité des motifs incisés et imprimés témoigne de la grande liberté dont disposaient les potières/potiers pour décorer leur production. La forte représentativité, en tout lieu, des meules et des molettes tirées d'un basalte vacuolaire local, auxquelles s'intéressent Guthertz et Laporte, plaide également en faveur d'une fréquentation du site par des groupes aux us et coutumes apparentés. Cette même idée est alimentée par les 21 247 pièces de l'industrie lithique presque exclusivement en obsidienne analysées par Amélie Diaz, les segments de cercle et les petits éclats retouchés et/ou esquillés constituant l'essentiel des outils taillés. La population de l'Asa Koma prisait les parures en os, en œuf d'autruche, en coquilles dulcicoles et en coquillages marins, ces derniers provenant du Golf d'Aden situé à 150 kilomètres. L'étude de ces atours en matière animale est intégrée dans les deux chapitres consacrés à la faune. Les résultats enregistrés en ce domaine par Lesur, Charpentier, Agathe Jacquet et Wim Van Neer, sont fondamentaux pour appréhender les modes de subsistance des habitants et, corrélativement, pour s'interroger sur les fonctions de leurs objets usuels.

Les deux tiers des 30 559 restes de vertébrés examinés sont des ossements de poissons, le tiers restant ceux de mammifères et d'oiseaux. L'étude ichtyologique révèle une prédominance des tilapias et des poissons-chats. Ces deux espèces ont en commun de se reproduire durant les pluies de la mousson, dans les eaux peu profondes des marécages et dans les marigots se formant à leur entour au moment de la crue. Il est alors plutôt facile de les harponner. Que les petits segments de cercle en obsidienne de l'Asa Koma, ou tout au moins une partie d'entre eux, aient servi d'armatures à des harpons, apparaît, de fait, logique. Que les grands

foyers à plat aient été dévolus au séchage et au fumage des poissons dont les prises, au moment du fraie, devaient dépasser les besoins quotidiens en protéines des pêcheurs, est vraisemblable. Et que les cristaux de thénardite⁴ retrouvés dans les sols d'occupation aient été destinés à leur salage des prises à des fins de conservation et de consommation différée, est une autre hypothèse tenant l'attention. Le matériel de broyage, quant à lui, a pu servir à la confection de farine de poisson et les poteries, à son stockage ; ce que des analyses biomoléculaires mériteraient de confirmer.

Les occupants d'Asa Koma ne faisaient pas qu'exploiter les ressources halieutiques locales ; ils élevaient aussi du gros et du petit bétail, comme l'attestent, d'une part, les 215 restes de taurins exhumés des fouilles, et, d'autre part, les sphérolites calcitiques (ces cristallisations se forment dans les crottes des chèvres et des moutons) observés par Sordoillet dans les lames minces tirées des sols d'occupation. Les extrémités brûlées de certains os longs attestent d'une cuisson des quartiers de bœuf par rôissage. Les cinq fragments osseux de chèvres et/ou de moutons découverts dans le site de Wakrita tout proche apportent les preuves directes de la présence locale de caprinés. Ces données fournissent un précieux jalon chronologique en ce qui concerne la diffusion du pastoralisme dans la Corne de l'Afrique, lequel est pratiqué dans la plaine du Gobaad à la charnière des III^e-II^e millénaires av. J.-C. La morphométrie des quelques ossements d'ânes retrouvés en fouille ne permet pas de se prononcer sur leur statut sauvage ou domestique.

Aux produits issus de la pêche et de l'élevage, s'ajoutaient ceux tirés de la chasse. Le chacal était la proie privilégiée des chasseurs, peut-être parce que ce canidé constituait une menace pour les stocks de nourriture, attiré qu'il était tant par les poissons fumés et salés, que par les jeunes caprinés. Le léger déficit de phalanges au regard des autres parties conservées de son squelette suggère un traitement de sa peau, travail qui pouvait s'effectuer au moyen des poinçons en os dont quelques exemplaires ont été retrouvés en fouille. Signalons, comme autres espèces chassées, la gazelle dorcas, le guib harnaché, le dik-dik, d'autres bovidés non identifiés, l'autruche, divers oiseaux indéterminés, le lièvre, le chat sauvage, la gerbille, le crocodile, l'hippopotame. Ce spectre faunique atteste d'un biotope moins marqué par l'aridité qu'aujourd'hui. Près de 30 % des os longs présentent des fractures spiralées, caractéristiques de leur cassage à l'état frais pour la récupération de la moelle. Les outils employés à cet effet étaient peut-être équipés des éclats d'obsidienne esquillés, retrouvés en grand nombre sur l'Asa Koma, qui précisément portent les stigmates d'un travail par percussion. La quasi-absence de restes botaniques ne permet pas de se prononcer sur la part que jouaient les végétaux dans l'alimentation et dans l'équipement des pêcheurs-éleveurs-chasseurs qui parcouraient la plaine du Gobaad, il y a à peu près quatre mille ans.

4. Les analyses micromorphologiques des dépôts anthropiques réalisées par Sordoillet ont permis l'identification de cette évaporite à base de sulfate de sodium qui se forme, aujourd'hui encore, en bordure du lac Abhé.

Les abondantes données rassemblées dans cet ouvrage montrent que les fouilles menées avec persévérance dans un secteur restreint de la Corne de l'Afrique, l'Asa Koma et ses alentours, ont porté leurs fruits. Puisse le programme franco-djiboutien d'archéologie, initié dans les années 1980, se poursuivre encore longtemps et continuer ainsi à produire régulièrement de nouveaux fruits !

MARLIAC Alain, 2016, *Problèmes d'archéologie développementale en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 216 p.

par Jacques Aymeric Nsangou

Sur un continent où l'intervention scientifique et technique occidentale encourage les disciplines des sciences « dures », supposées pouvoir agir sur les situations désastreuses qu'il connaît, quelle est la place de l'archéologie ? À travers sept points de réflexion, Alain Marliac, archéologue et membre de l'IRD, ne se contente pas de répondre à cette question, il met également la discipline au centre des interactions entre développeurs et développés. En se servant des réflexions qu'il a menées durant des années, il parle de son expérience au sein de cet institut (ex-Orstom) et de ses interrogations sans réponses.

L'archéologie est une discipline aux données souvent spectaculaires, nécessitant d'importants fonds financiers, mais dont les résultats sont plus interprétatifs qu'explicatifs. Passant par une introspection, l'auteur questionne d'abord le processus de construction, de légitimation et d'idéologisation des savoirs, en insistant sur le formatage de la pensée, qui induit une vision du développement sous l'angle de l'idéologie dominante dite « moderne ». Passé ce premier point, il aborde, dans les trois sujets suivants, les usages des résultats archéologiques. En Afrique, cette archéologie intervient de plus en plus dans la construction des identités. Identité cachée ou ignorée, l'auteur conclut en se positionnant contre l'utilisation des produits archéologiques à des fins de réclamation identitaire. La discussion sur l'identité débouche sur celle concernant le passé, et l'archéologie se révèle alors comme une discipline servant à construire un passé modernisé. Cette autre construction est un conflit entre le WSK (*Western Scientific Knowledge*), tout-puissant car « scientifique », et les autres formes de savoir rassemblées dans le panier du TK (*Traditional Knowledge*), incapable de jauger son adversaire. C'est aussi la confrontation entre « La Science » et les *sçavours*⁵ traditionnels,

5. Orthographe du mot *savoir* au XVI^e siècle. Selon Marliac, « La Science » classe les savoirs traditionnels au même rang que les opinions, les idéologies, les pensées archaïques, les religions, les mythologies, les normes et l'intégrisme.